

d'une victime sacrifiée et rendue sacrée pour que la communauté humaine trouve sa cohésion : les sociétés humaines, observe-t-il avant René Girard (*La Violence et le sacré*), ne se bâtissent qu'en substituant à la violence réciproque une violence fondatrice.

Le troisième épisode est celui de la Pentecôte (« Whitsunday in Kirchstetten », *Collected Poems*, p. 559-560), aux yeux d'Auden miracle de la traduction instantanée. Pourquoi la Pentecôte ? Parce qu'elle lève la malédiction de Babel, la damnation des langues et la condamnation à la séparation éternelle. À l'inverse de Babel, la Pentecôte reconnaît les différences et les harmonise en assurant l'échange. Elle est le lieu de l'universalité, de la multiplicité et de l'unité (Ac 2, 1-4). Ce constat a des conséquences fondamentales sur la pratique poétique d'Auden puisque la juxtaposition des styles et des registres, et la pratique systématique de l'art des mélanges linguistiques et formels s'imposent dans son œuvre, qui érige la variété en principe spirituel : « Saint est le langage, mais il n'y a pas de langue sacrée ; la vérité peut être dite dans toutes les langues », écrit-il dans « The Twelve » [« Les Douze »], poème tardif (1965 ; *Collected Poems*, p. 612-613) dont le titre fait évidemment allusion aux apôtres. Fondé techniquement sur un système de répétitions phoniques et sur des enchaînements incantatoires, l'écho étant métaphorique de la manière dont se diffusait la parole du christianisme, ce poème mis en musique par sir William Walton fut l'un des derniers d'Auden à faire directement référence à l'Évangile. Après la méditation sur le don des langues, il préférerait désormais s'interroger sur le silence : « On pourrait dire que, pour la Vérité, le mot *silence* est la métaphore la moins inadéquate », nota-t-il dans *Secondary Worlds* [Mondes Secondaires]. Auden n'en continua pas moins à écrire jusqu'à sa mort – dans une chambre d'hôtel à Vienne, le 28 septembre 1973 – mais c'est plus à l'épreuve du vide (que dire et comment dire ?) qu'à la « parole » divine et à sa transmission qu'il se confronta désormais. Le Livre était définitivement fermé.

PASCAL AQUIEN

AUDEN W.H., *Collected Poems*, Londres, Faber, 1976. • –, *Poésies choisies*, trad. J. Lambert, Paris, Poésie Gallimard, 2005. • –, *Horae Canonicae*, trad. B. Pautrat, Paris, Rivages Poche, 2006. • AQUIEN P., *W.H. Auden*.

De l'Éden perdu au jardin des mots, Paris, L'Harmattan, 1996. • CARPENTER H., *W.H. Auden : A Biography*, Londres, George Allen and Unwin, 1981. • MENDELSON E., *Early Auden*, Londres, Faber, 1981. • MENDELSON E., *Later Auden*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1999.

AUGUSTIN, SAINT (354-430)

Augustin, né à Thagaste, en Numidie, reçoit une éducation classique et devient professeur de rhétorique en Italie. À Milan, il rencontre l'évêque Ambroise, se convertit et est baptisé en 387. Revenu en Afrique, il est ordonné prêtre et, en 395, nommé évêque d'Hippone (aujourd'hui Annaba, en Algérie). C'est à Hippone qu'il écrit les grandes œuvres de sa maturité. Il y meurt en 430.

Si l'on dit souvent qu'Origène est l'homme de la Bible, dont il est effectivement le premier exégète, il est non moins vrai qu'Augustin l'est aussi. Toute sa vie est marquée par l'Écriture, toute son œuvre s'en fait l'écho. Augustin s'est identifié aux grands personnages de la Bible et a pris tour à tour les figures de Moïse, de Paul, de Jean... Ses écrits pourraient répondre à une triple lecture de saint Paul : le converti, le théologien et le moraliste. Autant dire qu'ils sont fondamentalement ancrés dans l'Écriture et témoignent d'une relecture constante.

Sans doute la première lecture qu'Augustin a faite de la Bible l'a-t-elle déçu dans la mesure où il n'y pas trouvé l'élégance de style de Cicéron (*Conf.* III, 5, 9 ; *Sermon* 51). De plus, en envisageant la Bible, de manière continue, de la Genèse à l'Apocalypse, il n'avait pas conscience que c'est une bibliothèque qu'il lui fallait découvrir au fur et à mesure. Mais rapidement, il est devenu un familier de l'Écriture. Avant d'être ordonné prêtre, il a demandé un temps pour lire la Bible (*lettre XXI*), surtout pour en approfondir la dimension pastorale et ecclésiale. Ensuite, il la connaissait presque par cœur comme les chrétiens des premiers siècles.

Il ne possédait pas de « Bible » à proprement parler (la première Bible apparaît un siècle plus tard avec Cassiodore), mais il la lisait dans de petits rouleaux (*codices*), qui en reprenaient les différents livres, dans une version de la *Vetus latina* : l'*Itala*. D'ailleurs, Augustin n'emploie presque jamais le

terme Bible, mais il opte pour celui de *Scripturae*, les Écritures, étant donné qu'il en lisait les différents *corpus* : le Pentateuque, les Évangiles, les Épîtres pauliniennes... À son époque, le canon des Écritures n'était pas encore fixé, mais il en donne des éléments dans son manuel d'interprétation de l'Écriture qu'est le *De doctrina christiana* (II, 8, 13). Avec Athanase d'Alexandrie, il fait figure de pionnier dans le domaine du canon. À la fin de sa vie, il a composé un recueil biblique, le *Speculum*, qui est à la fois une synthèse des préceptes bibliques et de la morale qu'il en tire.

Comme l'a souligné Henri-Irénée Marrou, Augustin, qui était un excellent rhéteur, a mis sa culture et ses compétences littéraires au service de la Parole de Dieu et en a dégagé l'essentiel, en s'essayant aux méthodes d'exégèse de son époque. Il a tour à tour opté pour l'exégèse littérale et pour l'exégèse allégorique afin de mieux comprendre le texte de la Genèse, qu'il a commenté par cinq fois.

Il a également revisité différents genres littéraires grâce à sa lecture de l'Écriture : l'autobiographie, la prosopopée, les commentaires, les *Questions...* Cela ressort nettement des *Confessions*. En effet, si cet ouvrage ne se réduit pas à une simple autobiographie, c'est justement en fonction du rôle qu'y joue l'Écriture et qui permet à Augustin d'établir un dialogue ininterrompu avec son créateur, à la manière du Psalmiste. La reprise des psaumes, en particulier du psaume 4, y est fondamentale. Lorsque Jean-Jacques Rousseau* écrit ses *Confessions*, il en va tout autrement. Il en reste à une simple autobiographie et n'y introduit nullement le dialogue avec son créateur. À la différence d'Augustin, ce n'est pas la biographie des actions de Dieu dans sa vie qu'il écrit.

Pour donner plus de force à la présence du créateur au cœur de sa vie et du monde, Augustin a recours, au livre X des *Confessions*, à une prosopopée de la création, faisant ressortir que tous les êtres sont créés, qu'ils ne sont rien sans leur créateur.

Dans les trois derniers livres, comme dans nombre d'autres ouvrages, il commente l'Écriture, ici les deux premiers chapitres de la Genèse, afin d'en dégager l'apport anthropologique et théologique. Tout au long de l'ouvrage, et plus précisément dans les trois derniers livres, le sujet Augustin est également constitué au miroir de l'Écriture, ce qui est tout à fait actuel et n'est pas sans anticiper les analyses de Paul Ricœur. Non seulement, le sujet

Augustin est constitué par sa conversion intellectuelle (*Conf.* VII, 10, 16-20, 26), mais aussi par sa conversion morale (*Conf.* VIII), mais il acquiert son véritable statut, en étant façonné par l'Écriture et plus précisément ici par les premiers chapitres de la Genèse qui l'inscrivent dans le peuple de Dieu.

La Bible dans la prédication d'Augustin

Mais le lieu par excellence de l'Écriture est la prédication, qui en est non seulement le commentaire, mais aussi et surtout l'actualisation. Or, Augustin a excellé dans le domaine : il a prononcé quelque huit mille sermons, dont mille sont parvenus jusqu'à nous.... Pour rendre compte du rôle du prédicateur, Augustin a recours à une image biblique, celle de l'échelle de Jacob, avec l'image des anges qui montent et descendent (*Septième Homélie sur l'Évangile de S. Jean* 23, BA 71, p. 459-463). On dit qu'Augustin, très concentré tandis que le diacre lisait l'Évangile, tâchait ensuite d'en dégager l'enjeu, ce qui lui demandait parfois un énorme effort, mais qui nous a laissé de remarquables sermons dont l'actualité traverse les siècles. Connaissant la Bible par cœur, Augustin pouvait immédiatement faire des rapprochements entre les textes dans ses homélies. Dans son *Premier Sermon*, il montre l'accord des deux Testaments à l'encontre des manichéens. Dans son *Quarante-sixième Sermon*, par exemple, il met en parallèle l'accueil du Christ par Zachée et celui des anges par Abraham au chêne de Mambré (Gn 18).

Augustin, qui est passé du rôle de rhéteur à celui de prédicateur est bien placé pour en édicter les normes. Aussi propose-t-il un petit traité sur la prédication au livre IV du *De doctrina christiana*, un peu comme il avait exposé ses idées sur la catéchèse dans le *De catechizandis rudibus*. Reprenant Cicéron (*Orator* 21, 69), il explique que le prédicateur doit avoir un triple objectif : « instruire, plaire et émouvoir ». Instruire est une nécessité, plaire est un agrément, émouvoir une victoire. Le premier de ces objectifs concerne les idées que nous énonçons, les deux autres, la manière de les exprimer (*De doctrina christiana* IV, 12, 27, p. 361), en les rendant accessibles et en persuadant les auditeurs de leur bien-fondé. À ces trois objectifs correspondent les trois sortes de style distingué par Cicéron : simple pour les petits sujets, tempéré pour les moyens et sublime pour les grands

sujets (IV, 17, 34). Certes le prédicateur ne traite que de grands sujets, relatifs au salut éternel, mais il ne peut se limiter au style sublime, sans lasser l'auditoire. Son but est bien plutôt d'amener à la conversion, en conjuguant les trois styles (IV, 22, 51). Comme l'a montré André Mandouze, Augustin, qui est «le converti de Milan devient, comme évêque, le convertisseur d'Hippone». En bon rhéteur, il utilise, avec virtuosité, la diversité des styles et exhorte à faire de même (26, 56). Il s'attache à ouvrir les Écritures avec cette clef qu'est le Christ et à répondre, dans la mesure du possible, aux questions que se posent ses auditeurs.

La Bible dans les grandes œuvres d'Augustin

La Bible a également une place fondamentale dans les grandes œuvres d'Augustin, tant dans les *Confessions*, que dans le *De Trinitate* ou dans la *Cité de Dieu*.

Dans les *Confessions*, Augustin se réfère le plus souvent aux Psaumes et à la Genèse, mais la lecture des épîtres pauliniennes joue également un rôle décisif dans sa conversion. De temps à autre, il se réfère aussi à tel ou tel passage de l'Évangile; autant dire que la Bible est omniprésente dans son cheminement. Les Psaumes rythment l'ouvrage qui, dans ses trois derniers livres propose un commentaire des deux premiers chapitres de la Genèse. Le passage sur la conversion est très marqué par saint Paul, auquel Augustin s'identifie comme grand converti et dont il apprécie l'humanité, la prise en compte de la souffrance (*Conf.* VII, 17, 23). Dans la première partie du *De Trinitate*, plus précisément dans les sept premiers livres, Augustin étudie comment l'Écriture parle de la Trinité, il déploie, alors, une vaste enquête scripturaire en s'attachant aux théophanies trinitaires et à leur explication, mais il ne peut développer, à partir de là, sa théologie trinitaire. Il a, alors, recours à un autre passage biblique, Gn 1, 26: la création de l'être humain à l'image de Dieu pour rechercher, dans cette image, l'expression de la Trinité, d'où les analogies trinitaires qu'il propose en conséquence et la synthèse qu'il présente à partir de là.

De prime abord, on ne penserait pas que l'Écriture ait une place importante dans la *Cité de Dieu*. Or, elle a un rôle décisif: la notion même de *Cité de Dieu* vient de l'Écriture. Dans l'ouvrage,

Augustin se réfère souvent à l'Écriture et les livres XI-XXII sont un long commentaire biblique qui va de la Genèse à l'Apocalypse.

La Bible dans les polémiques

La Bible a aussi un rôle décisif dans les différentes polémiques que mène Augustin. Aux manichéens, il oppose le bien-fondé de l'Ancien Testament, et en particulier du livre de la Genèse, qui montre le sens de l'image de Dieu en l'homme (Gn 1, 26), et il écrit à leur rencontre le *De Genesi contra manichaeos*. Aux pélagiens, il oppose les Épîtres pauliniennes pour mettre en évidence le bien-fondé de la grâce. Un des différends avec le donatisme vient du fait que certains donatistes avaient livré les livres bibliques aux autorités romaines. Dans les polémiques, l'approfondissement de la Bible amène Augustin à des développements théologiques importants.

Les commentaires de l'Écriture

Comme les autres Pères, Augustin a largement commenté l'Écriture; plus que les autres Pères, il a pratiquement commenté tous les livres de la Bible, sauf les livres des prophètes: Jérémie, Isaïe et Ézéchiel. Parfois, il commente à plusieurs reprises les autres livres afin d'en saisir le sens le plus exact possible. Les livres qu'il a le plus commentés et de manière systématique sont la Genèse, les Psaumes, l'Évangile de saint Jean, la première épître de saint Jean et les Épîtres pauliniennes. Il n'en a pas moins commenté les autres livres de l'Écriture. Ses *Commentaires des Psaumes*, qu'il a souvent repris, sont avec ses *Homélies sur l'Évangile de S. Jean* et le *Commentaire de la Première Épître de Jean*, les joyaux de son œuvre. En commentant l'Écriture, Augustin n'a pas tant développé une exégèse, même s'il a repris les méthodes de son époque, qu'il n'a proposé une herméneutique, dégagant le sens des passages bibliques et leur apport théologique, et son actualité traverse les âges.

MARIE-ANNE VANNIER

Augustin prédicateur (395-411), Paris, IEA, 1998. • BOCHET I., *Le Firmament de l'Écriture*, Paris, IEA, 2004 • LA BONNARDIÈRE A.-M., *Biblia Augustiniana*, Paris, Études Augustiniennes, 1960-1975. • -, *S. Augustin et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1986. • MARROU H.-I., *Saint*

Augustin et la fin de la culture antique, Paris, De Boccard, 1938. • NAUROY G., VANNIER M.-A. (éd.), *S. Augustin et la Bible*, Bern, Peter Lang, 2008. • O'DONNELL J.J., « Bible », *Encyclopédie S. Augustin. La Méditerranée et l'Europe IV^e-XV^e siècle*, Paris, Éd. du Cerf, 2005, p. 153-159.

AUSLÄNDER, ROSE (1901-1988)

L'œuvre de la poétesse juive de langue allemande Rose Ausländer plonge ses racines dans la mystique du hassidisme et la Haskalah, les Lumières juives, tendances opposées du judaïsme fortement présentes en Europe centrale et de l'Est de la seconde moitié du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle. La première fut transmise à l'auteur par son père, ancien élève du « tsadik » de Sadagor près de Czervowitz, capitale multiculturelle de la Bucovine austro-hongroise, où naquit Rose Ausländer. Elle découvre la seconde dès 1919 à travers la pensée du philosophe Constantin Brunner (1862-1937), disciple de Spinoza, et opéra une synthèse originale de la mystique hassidique et du panthéisme spinozien marquée par l'expérience de la Shoah, dans une perspective résolument féminine.

Le monde forme pour la poétesse un organisme cohérent dont chaque élément est issu et imprégné de la substance divine, mais dans lequel l'être humain, conformément à la kabbale, peut parfaire la Création par la magie des mots. Le « souffle », symbole clé dans l'œuvre de Rose Ausländer, représente autant la beauté de la vie insufflée par Dieu à sa Création que celle de sa recreation par l'écriture poétique. C'est elle qui permet à Rose Ausländer de survivre dans le ghetto de Czernowitz de 1941 à 1944 et à la mort de sa mère en 1947. Pour l'exilée – à New York de 1946 à 1965, à Düsseldorf à partir de 1965 – de santé fragile, puis grabataire les dix dernières années de son existence, la poésie devient alors la seule « matrice » (*Mutterland*). Mais la Shoah a rendu impossible l'émerveillement sans réserve devant la beauté de l'univers, obsolètes les formes traditionnelles, et inutilisable la langue des bourreaux : de 1946 à 1956, Rose Ausländer écrit en anglais. Lorsqu'elle se réapproprie sa langue maternelle, elle évoque avec un vocabulaire réduit à l'essentiel et des métaphores simples, dans des poèmes brefs et des vers elliptiques, un univers ambivalent où horreur et beauté se côtoient sans s'unir en une harmonie

factice. En même temps, la poétesse affirme son identité de juive et de femme en réinterprétant les personnages de l'Ancien Testament, particulièrement les figures féminines, susceptibles de traduire sa vision dualiste du monde après la Shoah.

La Genèse est au centre de la relecture de la Bible par Rose Ausländer. Si le mythe d'Abel et de Caïn reflète le nouveau « visage de Janus » de l'univers, le péché originel se métamorphose en symbole positif de la soif de connaître et de vivre la vie sous toutes ses formes. Ève jaillit spontanément de la côte d'Adam afin de l'arracher à l'ennui de l'existence paradisiaque et de découvrir avec lui le savoir, le dialogue, l'amour et la jouissance (dans les poèmes « Die Vermittlung » [La médiation], « Adam », « Sünder » [Le Pécheur]). Le péché originel se transforme en volonté vitale dont la femme, sujet de son propre désir, est la source. Dans la vision ausländérienne du personnage de Ruth, la Moabite se transforme en poétesse dont la tâche est, après la Shoah, de « glaner », telle Ruth les épis du champ de Booz, les mots qui redonneront au peuple juif la force de vivre (« Der Flügelteppich » [Le tapis ailé], « Ruth »). Par une inversion radicale du motif de la statue de sel (« Salzsäule » [Statue de sel]), la punition de la femme de Loth devient l'emblème du courage de ceux qui osent briser le tabou de la Shoah et ne pas fermer les yeux sur la destruction. Parallèlement, la statue de sel représente la femme de tout temps ostracisée. C'est cette relecture critique de la Bible dans la perspective de l'Histoire et de la condition féminine qui constitue la principale originalité de la poésie de Rose Ausländer, œuvre de mémoire mais aussi de foi en la vie.

Der Flügelteppich
 von Stiefeln zerrissen
 die Girlanden herausgefallen
 die Zaubersprüche von Motten zerbissen [...]
 Ich habe Fäden aufgelesen
 wie Ruth am Rand
 verwebe winzige Stücke
 in die geschwächten Schwingen
 bis aus deiner Hand
 der Regenbogen rollt
 ins Muster Sterne sprühn
 (Der Flügelteppich [Le tapis ailé])

[Le tapis ailé / par les bottes déchiré / les guirlandes tombées / les mots magiques mangés par les mites // [...] J'ai ramassé, telle Ruth, / les fils en